

Gertrud Kolmar

## Deux lettres

traduction de l'allemand et postface par Jean Torrent

[A Walter Benjamin]

Finkenkrug, le 5.11.1934.

Cher Walter,

Je ne sais pas si ta dernière lettre nécessite vraiment une réponse. Mais ce que tu dis m'incite tout de même à quelques remarques que je ne voudrais pas laisser « rancir » jusqu'à notre prochaine rencontre. J'ai déjà écrit – et je le répète ici – que je regrettais et pourquoi je regrettais ne pas te voir commenter le recueil des « Blasons ». Quoi qu'il en soit, tes lignes du 18.10 étaient un petit compte-rendu privé que j'ai lu avec attention et gratitude. Je ne veux pas m'attarder plus longtemps sur les « Blasons » – pour celui d'Irlich, tu as certainement raison, je considère moi-même ce poème comme une sorte d'enfant monstrueux (aux enfants monstrueux, on ne peut pas changer grand-chose) et je l'ai incorporé à la demande d'un tiers. Mais je veux parler d'autre chose, qui m'a surprise : car je ne savais pas que les trois recueils dont tu parlais représentent pour toi le terme et l'apogée de la nouvelle poésie de création. Je tiens moi-même en haute estime les trois auteurs de ces ouvrages, mais ils me demeurent un peu étrangers : si je les admire, c'est à cause d'une certaine forme. (Et d'ailleurs, j'en ai sûrement trop peu lu pour être en mesure de les apprécier ou de les rejeter.) C'est peut-être Georg Heym qui m'est encore le plus proche. Le hasard veut que lui et moi ayons écrit des strophes sur un thème identique, la montée de Robespierre à l'échafaud. Les siennes s'intitulent « Robespierre » (les connais-tu ?), les miennes « Rue Saint-Honoré » – sa maison existe toujours, ou plutôt la maison de son logeur Duplay, et elle porte aujourd'hui le numéro 398. Il n'est rien qui soit plus différent que ces deux poèmes. Rilke et Werfel sont des poètes allemands qui m'ont peut-être influencée, tous deux à travers des détails de leur œuvre. Chez Rilke, c'est la « plastique » des derniers poèmes qui me ravit. Il la tient de Rodin, de la France, et j'aimerais dire à mon propos – puisqu'aucun artiste ne jaillit aussi entièrement de lui-même qu'Athéna du crâne de Zeus – que moi aussi, je viens probablement un peu des Français. Après une longue période de stérilité, je me suis remise à écrire des vers quand je suis rentrée de Dijon, en 1927, et dans le « Blason d'Allenburg », mon grand cerf n'est sans doute pas une imitation artificielle, mais probablement (que les zoologues me pardonnent !) un rejeton naturel du puissant oiseau de Leconte de Lisle dans « Le Sommeil du Condor » (*Poèmes barbares*). Je sais que je dois spécialement beaucoup à Leconte de Lisle, mais il n'a certai-

nement tiré de moi que ce qui s'y trouvait déjà par ailleurs, sans rien m'apporter qui me fût vraiment inconnu. Ce que j'ai lu de la poésie française la plus récente doit m'avoir bien peu alarmée, si je considère que je ne puis absolument me souvenir de rien à l'instant. Mon « petit dernier », c'est Paul Valéry, dont certains poèmes, généralement les plus courts, sont vraiment loin de moi, mais dont j'admire et j'aime d'autres, plus longs, que je ne considère pas du tout comme extrêmement difficiles à comprendre. Je ne peux plus passer devant un jeune platane un peu tordu dans la forêt sans penser aux vers du poème « Au platane » : « ... et ce hêtre formé de quatre jeunes femmes... », sans voir ces quatre jeunes femmes qui en soutiennent la couronne, elles ne sont d'ailleurs souvent que trois. « La Fileuse » dans l'*Album des vers anciens* fait partie de ce qu'il y a pour moi de plus beau. En poésie, je ressens ce que tu dois ressentir toi aussi : souvent, l'œuvre d'un poète ne me plaît pas dans son intégralité, mais tels ou tels poèmes isolés, je peux les lire et les relire. Ainsi en va-t-il pour moi de Rimbaud, qui, humainement, me repousse déjà plus qu'il ne m'attire, et dont j'ai trouvé un jour quelque part « Le Dormeur du Val », que je n'ai plus jamais retrouvé depuis. Il y a quelques années, un vieux mendiant avait l'habitude de venir à la maison, il avait l'air d'un parfait sôlard, mais je lui donnais toujours quelque chose, parce que son visage me semblait celui d'un frère jumeau de Verlaine. – Et puis il y a Milton et son *Paradise Lost* (à chaque fois que je le lis, je m'emporte contre Klopstock et son *Messie* raté qui a certainement dégoûté bien des Allemands de toute épopée biblique). Connais-tu l'œuvre de Milton ? Je la trouve splendide, surtout la représentation de l'Enfer, du Pandémonium. Je me rappelle à l'instant que tu étais autrefois un grand admirateur de Spitteler. N'est-ce plus le cas ? Il est vrai qu'il n'est sans doute pas un « pur » poète.

Tu voudras bien ne pas prendre ma lettre pour un exposé qui se prétendrait profond et précieux, ni d'ailleurs pour une profession de foi poétique, mais simplement pour ce qu'elle est : une causerie à laquelle m'a entraînée ta dernière lettre. – Mon père te salue. Je te souhaite un hiver bienveillant et heureux à Paris.

Ta Gertrud.

Le 29 janv. 40.

Chère Hilde,

Je ne sais pas encore quand je terminerai et posterai cette lettre. Mais quoi qu'il en soit, j'aimerais restituer ma petite aventure avant qu'elle ne me paraisse à moi-même fade et éventée, j'aimerais, pour ainsi dire, surprendre encore mes impressions « sur le fait ».

Donc hier, dimanche, j'étais invitée à prendre le thé chez des connaissances qui ont déménagé à la Reichstrasse cet automne. Je me proposai, par ce beau temps de neige, de sortir immédiatement après déjeuner pour me promener un peu dehors avant ma visite. Aussitôt dit, aussitôt fait. Mon premier itinéraire se dirigea évidemment vers l'Allornallee. J'eus très vite le sentiment d'une certaine modification dans le dessin des rues, ce que la suite de ma promenade devait renforcer et confirmer. Cette transformation était en partie l'effet de l'agrandissement et de la « modernisation » (jusqu'à les rendre parfois méconnaissables) des maisons particulières, mais plus encore, elle résulte de ce que les propriétaires de jardins d'une certaine dimension ont détaché de leur fonds une ou deux parcelles qu'ils ont vendues comme terrains à bâtir, de sorte qu'on trouve désormais partout une construction neuve qui est venue se glisser entre deux vieilles maisons bien connues. Ainsi a-t-on bâti le jardin Siewert, derrière les Roethe (qui habitent toujours là), de même, au-delà de la Gottfried-Keller-Strasse, le vaste domaine Rüttger, tout comme le grand jardin Marzahn, à l'angle de l'Ulmenallee et de la Lindenplatz. Dans l'ancienne « petite forêt » derrière – ou devant – la villa des Warnholtzen (qui n'a pas changé et abrite désormais une maison d'édition), deux nouvelles maisons se dressent si proche l'une de l'autre qu'une troisième peut encore prendre place à l'angle de la Klaus-Grothstrasse. J'avais déjà vu la villa Gause-Wagner transformée, mais maintenant, elle n'est même plus notre voisine, car sur notre ancien « nouveau terrain » s'élève désormais, pratiquement sur la rue, un bâtiment neuf, qui « pèse » un peu sur notre vieille maison, située beaucoup plus en retrait et paraissant du coup plus petite...

Notre maison... Elle a l'air plus vieille, plus crasseuse et un peu désolée, comme grisonnante, mais sinon, elle semble inchangée. Même le thermomètre est encore accroché dehors, devant la fenêtre du salon. La clôture, qui, à l'époque, n'était déjà plus toute jeune, est maintenant encore plus branlante et toute rouillée. Sous le vieil auvent, la cloche manquait, la porte était grande ouverte et à l'entrée, une pancarte indiquait : « Commissariat de police ». Je réfléchis quelques instants, puis j'entraî.

J'allai au jardin, je marchai dans la neige jusque derrière la maison. Là non plus, aucun changement. A la grille de la véranda, près de l'escalier, pendait un petit abri à oiseaux. Dans le jardin, il m'a d'abord fallu retrouver mes repères. Il me paraissait avoir rapetissé. Je ne reconnus pas tout de suite que les quelques arbres juste devant mon nez formaient le massif au milieu de la pelouse, là où se trouvait le chevreuil, ni que tout près, la drôle de chose enneigée était notre « bassin ». J'avais cru tout cela beaucoup plus éloigné de l'endroit où je me tenais

derrière la maison. Il se peut que mon souvenir ait agrandi le jardin. Mais il se peut aussi qu'il m'ait semblé plus petit, premièrement parce que le nouveau terrain a été morcelé et bâti, et deuxièmement eu égard au gigantesque immeuble qui guette, depuis la Soorstrasse prolongée, par-dessus la vieille palissade de bois noir. De plus, la neige qu'on n'avait déblayée nulle part uniformisait tout sans qu'on ne puisse plus distinguer pelouses, plates-bandes ni sentiers. En gros, le jardin semble être resté lui aussi à peu près le même qu'autrefois, même si la corbeille a disparu et qu'il n'y a plus de pavillon sur la colline. La treille est toujours là, tout comme la petite haie de pommiers autour de la pelouse et l'acacia devant la fenêtre du fumoir.

Je retournai, sans avoir rencontré personne, jusqu'au portail, lorsqu'il me vint à l'esprit que les locaux de la police étaient ouverts au public et que je voulais tenter ma chance... Au pire, on me chasserait. Je montai donc l'escalier de devant, franchis la petite antichambre et arrivai dans notre « entrée » avec le banc et le miroir. Un fonctionnaire vint aussitôt à ma rencontre pour s'enquérir de ce que je désirais. Je le lui dis et voulus m'en aller sur le champ. On me demanda mon nom. Le concierge, qui était là, déclara le connaître pour l'avoir lu dans les documents fonciers qui avaient été conservés, et l'on m'invita à entrer. Le fonctionnaire me conduisit immédiatement dans le couloir le long de la cuisine. Pour le dire en un mot : rien ne paraît changé sur le plan architectural, simplement tout est fraîchement repeint, tout a l'air propre et neuf. Seul l'escalier de derrière, du côté de l'appartement du jardinier, a été supprimé, comme me le dit le fonctionnaire, sans qu'on ait ôté toutefois la porte du couloir de derrière, sous la rampe. A la place de l'ancienne porte de bois qui ouvrait sur le jardin, j'avais déjà remarqué d'en bas une lourde porte de fer. Je ne montai pas tout en haut (sans doute n'y avait-il d'ailleurs pas grand-chose à y voir). Par contre, je « guignai » dans le séjour, le fumoir et au salon. Rien que des bureaux désormais – plus de papier peint, mais des murs badigeonnés de couleur claire. Le concierge m'expliqua qu'il avait succédé à Matischok et qu'il était là depuis déjà dix ans. Comme le temps passe... Je lui demandai si le projet d'aménager une route était définitivement abandonné, il me répondit que non, on allait au contraire la construire prochainement, des canalisations étaient déjà installées et le voisin de gauche (Koeppen autrefois) avait dû céder une bande de son terrain. Là-dessus, je remerciai et pris congé, et je rejoignis la Reichsstrasse en passant par l'Ahorn-Ulmen-Lindenallee.

C'est tout. Aussitôt après, la visite que je fis me détourna quelque peu de ma petite aventure. Mais aujourd'hui, je m'étonne un peu de moi-même, de n'avoir pas été, malgré une certaine tension intérieure, plus émue, plus saisie de revoir tout cela. Pour bien des gens, ce genre de périple a pris le sens d'un « pèlerinage », d'un « retour au paradis perdu ». Ce ne fut pas le cas pour moi – peut-être parce qu'il n'y a pas eu de beau ciel bleu sans nuage au-dessus de mon enfance et de ma jeunesse... Mais sans doute aussi, en partie, pour une autre raison. Trouvont-on les pièces de sa maison d'enfance habitées par une famille étrangère, d'autres meubles, d'autres gens, la comparaison entre autrefois et aujourd'hui engage alors ordinairement à la mélancolie. Mais entre ces bureaux et nos chambres, on ne pouvait établir au fond aucune comparaison. Ils étaient une chose incomparable, nouvelle, qui laissait intact jusqu'au moindre souvenir de l'ancienne

maison. Dans ces pièces nues, sans ornements, ma mémoire pouvait sans autre redresser nos vieux meubles. Dans une maison particulière confortablement aménagée, cela aurait été beaucoup plus difficile. Il m'aurait fallu emporter alors l'image de nouvelles chaises, tables, lits, lampes, rideaux et de leur disposition, et veiller à ce que dans mon esprit, l'aménagement actuel ne vînt pas évincer notre installation d'autrefois... En allant rendre visite à Wally hospitalisée à Sainte-Pauline, Helene était passée un jour chez les Matischok, où elle a vu les chambres, et aujourd'hui encore, elle parle avec enthousiasme des lustres et des papiers peints que le baron avait fait installer. Moi, je n'aurais pas eu tant de plaisir à voir tout cela...

Peut-être pourras-tu faire parvenir mon récit, ou son contenu tout au moins – sans les remarques qui l'accompagnent –, au garçon et à Margot, ils liraient certainement tout cela avec intérêt. Et somme toute, le « petit monstre » en comprendra bien quelque chose lui aussi, si l'affaire lui est correctement expliquée...

Plus de choses une prochaine fois.

★

## GERTRUD KOLMAR

par Jean Torrent

*L'exploit unique, presque surhumain, de Gertrud Kolmar, c'est, à l'heure même du danger mortel, de la situation sans issue, d'oser l'éclat, le sursaut, d'attiser une fièvre de liberté qui peut encore – pour notre bonheur – nous contaminer aujourd'hui.*

Gerlind Reinshagen  
(dans sa postface au recueil *Welten*)

« Je sais aujourd'hui, même sans les critiques, ce que je vaudrais comme poétesse, ce dont je suis capable et ce dont je ne suis pas capable. » Lorsque Gertrud Kolmar adresse ses lignes à sa sœur Hilde réfugiée en Suisse, elle habite encore une grande maison au milieu d'un parc, à Finkenkrug, dans les environs de Berlin. Quelques mois plus tard, le 24 novembre 1938, trois semaines après la Nuit de cristal, la propriété doit être vendue. Sur les lettres envoyées à sa sœur, on trouvera désormais le prénom juif Sarah ajouté à celui de Gertrud. La poétesse aura encore à subir quatre ans le harcèlement toujours plus insistant, bientôt quotidien, auquel le régime nazi soumet la communauté juive. Dès juillet 1941, Gertrud est affectée au travail obligatoire, d'abord à Lichtenberg, dans une usine d'armement de l'Est berlinois, puis à Charlottenburg. Elle doit se lever à quatre heures le matin et abandonner son vieux père aux soins des « locataires »

toujours plus nombreux que les Chodziesner (Kolmar est un pseudonyme, le nom allemand de la ville natale de son père, Chodziesen, en Poméranie) sont contraints d'héberger dans leur appartement d'une « *Judenhaus* » du quartier bavarois de Berlin. Elle écrit pourtant à sa sœur, en 1942 : « Les précédentes décennies où nous vivions “très bien” ne comptaient pas pour moi, elles exigeaient des qualités, la plupart de nature sociale et mondaine, qui me faisaient en grande partie défaut. Mais ce que le temps présent réclame, je l'ai tout à fait, je suis préparée à la vie d'aujourd'hui. Enfant déjà, j'aurais bien été une habitante de Sparte. » Le 27 février 1943, dans le cadre de la grande rafle désignée par les nazis sous le nom de code de « *Fabrik-action* », Gertrud Kolmar est arrêtée sur son lieu de travail, à Charlottenburg. Le 2 mars, on la déporte à Auschwitz, par le 32<sup>e</sup> convoi de l'« *Osttransport* ». Le 3 mars 1951, le service d'état civil de Berlin-Schönefelde l'inscrit sous le n° 52095 sur la liste des six millions de juifs assassinés : « Gertrud Chodziesner, sans profession, célibataire, de nationalité allemande, dernier domicile connu à Berlin-Schöneberg, Speyerstrasse 10. »

Hors quelques dates relatives à sa formation et à ses activités, on connaît peu de chose de la vie de Gertrud Kolmar. Elle naît le 10 décembre 1894, dans une famille aisée. Elle est la fille aînée de l'avocat Ludwig Chodziesner et de sa femme Elise, née Schoenflies. Les deux familles appartiennent typiquement à la grande bourgeoisie juive assimilée, dont la réussite sociale ira croissant tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Ludwig, le père de la poétesse, mena lui-même une carrière exceptionnelle dans le milieu des avocats d'affaires berlinois. Gertrud connaît donc la plénitude du confort et de l'éducation bourgeoise. Mais depuis son plus jeune âge, elle est une enfant solitaire, elle parle peu, se tient souvent à l'écart, déjà livrée à une sévérité taciturne que les temps mauvais ne tarderont pas à déployer en abnégation – on la qualifierait volontiers d'héroïque si elle n'était si discrète. Dans sa correspondance, jamais Gertrud ne se plaint ni ne proteste. Le 1<sup>er</sup> février 1942, elle écrit à sa sœur : « Me croiras-tu si j'écris : “Je n'ai jamais connu une déception” et “la réalité a toujours été d'une beauté plus inconcevable que toutes les illusions” ? Me crois-tu ? C'était ainsi pour moi. Non que je n'aie jamais été malheureuse, que je n'aie jamais éprouvé de souffrance. Au contraire, j'ai été très, très malheureuse, j'ai souffert de grandes et profondes douleurs, que j'ai cependant aimées, comme une femme sur le point d'être mère peut aimer les tourments dont son enfant la bénit. Mais j'avais pressenti tout cela à l'avance, je l'avais vu venir et je l'avais pris sur moi avant l'heure. Je connaissais le prix élevé qu'il me faudrait payer, il n'y eut aucune déception. [...] Comprends-tu que je ne fus jamais déçue, que je ne pouvais jamais l'être ? »

Après avoir achevé une formation d'éducatrice, Gertrud Kolmar obtient des diplômes d'anglais et de français. Durant la Première Guerre mondiale, ses connaissances linguistiques lui valent d'être nommée officier au service de la censure du courrier des prisonniers de guerre à Potsdam, expérience qui lui sera sans doute utile quand il lui faudra dissimuler à son tour informations et nouvelles à transmettre à ses parents et amis réfugiés à l'étranger après 1933.

Le premier recueil de poèmes de Gertrud Chodziesner paraît en 1917, sous le simple titre *Gedichte* (« Poèmes »), chez Egon Fleischel à Berlin, sous le pseudonyme de Gertrud Kolmar. La même année, à la suite d'une brève et impossible idylle avec un officier allemand, la jeune femme est contrainte d'avorter. Dans les années 20, Gertrud Kolmar occupe divers postes de préceptrice privée. Elle vit quelques mois à Hambourg, visite Lübeck et Travemünde. En 1927, elle suit un cours de français à l'université de

Dijon et visite Paris, renouant avec son ancienne passion pour la Révolution française, le *Danton* de Romain Rolland notamment, dont elle a vu une représentation à Berlin, dans la mise en scène de Max Reinhardt. Après la mort de sa mère, en 1930, suite à une longue maladie, Gertrud Kolmar écrit le roman *Eine jüdische Mutter* (« Une mère juive »), qui paraîtra en 1965 sous le titre *Eine Mutter* (« Une mère ») aux éditions Kösel-Verlag, à Munich. Il faut attendre dix-sept ans avant que la poétesse publie un deuxième recueil, *Preussische Wappen* (« Blasons prussiens ») aux éditions Rabenpresse, en 1934. À l'instigation de Walter Benjamin, certains poèmes des *Blasons* avaient paru en revue dès 1928. Entre 1933 et 1935, Gertrud Kolmar compose un essai et des poèmes sur Robespierre, ainsi qu'un drame en quatre actes sur la Révolution française.

Ses sœurs et son frère, bientôt émigrés à l'étranger, entreprennent des démarches pour lui faire quitter à son tour l'Allemagne, mais la poétesse n'entend pas laisser son père seul aux prises avec le régime nazi. Elle s'en occupera jusqu'en septembre 1942, quand le vieil homme de quatre-vingts ans sera déporté à Theresienstadt. En 1937, Gertrud Kolmar compose le recueil de poèmes *Welten* (« Mondes »), qui paraîtra après sa mort, en 1947, aux éditions Suhrkamp. En août 1938, *Die Frau und die Tiere* (« La femme et les animaux ») paraît chez l'éditeur juif Erwin Löwe, à Berlin. Le recueil est mis au pilon aussitôt après la Nuit de cristal, en novembre 1938. Après avoir été contraints de vendre la maison de Finkenkrug, Gertrud et son père sont bientôt assignés à résidence dans un appartement collectif de Berlin-Schöneberg. C'est là qu'elle rédige *Susanna*, son dernier texte, écrit la nuit, dans les rares moments de tranquillité, entre décembre 1939 et février 1940. Ce récit vient d'être publié en français aux éditions Farrago, dans une traduction de Laure Bernardi.

La vaste correspondance (plus d'une centaine de lettres) que Gertrud Kolmar a entretenue avec sa sœur Hilde, réfugiée en Suisse, est un document exceptionnel sur l'époque. C'est également à Hilde, et à son mari, le libraire Peter Wenzel, qui fut l'un des premiers à reconnaître le caractère unique de l'œuvre poétique de Gertrud Kolmar, qu'elle adressera tous ses textes, les sauvegardant pour la postérité de la destruction nazie.

Gertrud Kolmar s'est toujours tenue à distance de la vie littéraire de son temps, tout effort en vue d'un succès ou d'une carrière lui est totalement étranger. Elle écrit dans le secret, le repli. Et si elle relève dans une lettre à Hilde qu'on la considère désormais comme « la plus grande poétesse juive depuis Else Lasker-Schüler », on sent bien combien ce compliment l'affecte peu. Lorsqu'il s'agit de désigner ses modèles littéraires, Gertrud Kolmar évoque « la grande poésie française ». Elle admet, avec certains critiques, qu'elle se sent proche de la poésie de Rilke, tout en affirmant l'avoir connue trop tard pour que celle-ci pût encore exercer une influence sur sa propre écriture.

Sans doute peut-on qualifier la poésie de Gertrud Kolmar de traditionnelle. Jamais elle ne verse cependant dans la convention. Ce sont, au meilleur sens du qualificatif, des poèmes « éternels ». Elégiaques quand ils évoquent la perte de l'homme aimé, le regret de l'enfant jamais né ; dotés d'une puissance quasiment épique quand ils s'attachent à dire la souffrance des proscrits et la destinée irrémédiablement errante du peuple juif (un des poèmes les plus fameux du recueil *Das Wort der Stummen*, « La parole des muets », écrit en 1933, s'intitule sommairement « *Wir Juden* », « Nous, Juifs ») ; voués à une contemplation apaisée, à un sentiment presque mystique s'élevant au-dessus des

contingences et de la disgrâce d'un temps barbare quand ils se perdent dans la vision d'une rose, d'un corbeau ou d'une loutre : les poèmes de Gertrud Kolmar sont un chant âpre et douloureux, dressé à la grandeur et à la petitesse de l'homme, à son désir inassouvi d'amour et de consolation.

L'œuvre poétique de Gertrud Kolmar compte 450 poèmes publiés. L'édition intégrale a paru chez Kösel-Verlag à Munich, en trois volumes : *Das lyrische Werk* (« L'œuvre poétique »), publié en 1960, sous la direction de Hermann Kasack et Friedhelm Kemp, complété en 1980 par les *Frühe Gedichte* (1917-1922) (« Premiers poèmes ») et le recueil *Das Wort der Stummen* (1933) (« La parole des muets »), sous la direction de Johanna Woltmann-Zeitler.

Deux recueils de Gertrud Kolmar sont actuellement disponibles : *Gedichte* (« Poèmes »), une anthologie réunissant 71 poèmes qui donnent à voir toute la diversité de son inspiration et de son art, publiée en 1983 aux éditions Suhrkamp (volume 815 de la Bibliothèque Suhrkamp), sous la direction d'Ulla Hahn ; *Welten* (« Mondes »), un recueil de 1937, publié en 1999 aux éditions Suhrkamp (volume 1309 de la Bibliothèque Suhrkamp), avec une postface de Gerlind Reinshagen.

*Briefe*, la correspondance de Gertrud Kolmar, a paru en 1997 aux éditions Wallstein, à Göttingen, sous la direction de Johanna Woltmann, qui est par ailleurs l'auteur d'une biographie de l'écrivain (*Gertrud Kolmar, Leben und Werk*), également parue aux éditions Wallstein en 1995. Cette correspondance sera publiée en 2001 aux éditions Christian Bourgeois, dans une traduction de Jean Torrent.

Signalons pour finir que Hanns Zischler a consacré quelques belles pages à Gertrud Kolmar dans le chapitre intitulé « L'habitante de Sparte et le flâneur malgré lui » de son essai *Berlin est trop grand pour Berlin*, publié en 1999 aux éditions Mille et une nuits (traduit de l'allemand par Jean-François Poirier, postface de Jean-Christophe Bailly).

J. T.